Pâques terroristes en BRETAGNE

II. — LA VÉRITÉ SUR GWENN-HA-DU (1)

Une « République » de terroristes

La lettre de Gwenn-Ha-Du me laissa rêveur. C'était la première fois que ce singulier personnage écrivait à la main et non pas à la machine à écrire. Son billet ne contenait que des affirmations mille fois répétées au cours de toutes les réunions séparatistes bretonnes, entre autres qu'il ne saurait exister de « petite patrie » pour un Breton intégral et que, par conséquent, foin du régionalisme! Entre parenthèses, reconnaissons que les nationalistes armoricains ne cachent pas leurs opinions bien arrêtées: sur tous les murs de la Bretagne intérieure, on trouve des papillons ainsi libellés : « Compatriotes, ne soyez pas dupes, ne devenez pas Français ! » Voilà qui est clair. La lettre de Gwenn-Ha-Du se terminait par deux vers bretons signifiant : Toi qui trahis, sois maudit !

Ce pouvait être une invite à ne pas dénoncer les séparatistes qui m'avaient ouvert leur porte après l'avoir laissée obstinément fermée au nez de tous les indiscrets.

Ce pouvait être aussi la promesse de me laisser à nouveau pénétrer non seulement dans les temples du séparatisme mais au sein de l'Association de Gwenn-Ha-Du, la plus mystérieuse de toutes. Je le crus et mon optimisme guidant mes recherches, après avoir frappé à bien des portes, je découvris enfin celle derrière laquelle « il se passait quelque chose ».

Je fus donc en rapports avec un membre du Gwenn-Ha-Du dans une petite ville de l'Ar-Coat. Je le trouvai chez lui dans un modeste logement qui ne ressemblait nullement à une cellule de conspirateur. L'homme était très jeune, très ardent. Il était venu à moi autant que j'étais allé à lui. Il me tutoya tout de suite, comme si j'étais un membre de la secte :

— *Tu me connais à présent, alors que la plupart des membres de notre Société ne me connaissent pas même. Tu es Breton, tu es son frère.*

Une rasade de cidre doux scella notre fraternité neuve.

— Je n'ai pas reçu d'ordre pour te parler, continua-t-il, mais je sais que Gwenn-Ha-Du ne traite pas tous les indiscrets de la même manière. Tu as notre confiance bien que tu ne sois qu'un Breton exilé à Paris. Je ne peux te livrer aucun nom mais je te dirai tout de même qui nous sommes.

Il se tut et reprit :

— Nous sommes les hommes de main du mouvement breton. Pas un de nous ne s'érige en théoricien et nous laissons à d'autres le soin de philosopher sur le séparatisme ou le pancelltisme. Nous n'avons qu'une idée : les paroles s'envolent, les écrits ne demeurent que dans l'esprit des gens préparés à les recevoir, seule, l'action est sainte, l'action est juste et fait connaître nos revendications à la masse. Pour moi, je n'ai jamais lu qu'un livre, exception faite de ma grammaire bretonne : les *Réflexions sur la violence*, de Sorel. Jusqu'en 1930, le mouvement nationaliste breton ne se composait que de timorés ou d'idéalistes qui croyaient que *les Français nous comprendraient*. « Les Français » ne nous ont pas compris. Ils ont tourné notre idéal en dérision. On bien ils nous ont accusés des pires méfaits, entre autres d'être soutenus par des puissances étrangères. Alors il a fallu agir. Un mot d'ordre a circulé, ici et là, de ville en ville, comme une infiltration souterraine : la VIOLENCE. Dès le début de l'année 1932, je faisais partie de Gwenn-Ha-Du. Quelqu'un que j'ignore était venu me voir. — Es-tu partisan de l'action directe? — Oui. — Comme les Irlandais? — Oui. — Es-tu prêt à tout sacrifier à la Bretagne? — Oui. — Non seulement ta vie, mais ton bonheur ? Par exemple, es-tu décidé à ne pas te marier, à ne prendre aucun souci de ménage avant d'avoir rempli ta tâche ? — Oui. — Bien.

Ici, le messager de Gwenn-Ha-Du me conta :

— Nous avons fait une enquête sur ton compte. Tu n'es pas chômiste, tu n'a pas d'auto, tu ne peux participer de manière effective aux attentats que nous réaliserons. Nous te donnons donc une autre tâche : celle de reconnaître les lieux de l'attentat éventuel. Nous te préviendrons à temps. Nous exigeons de toi une obéissance absolue. Aucune discussion, aucune question, aucune curiosité. Un jour, quelqu'un passera et te demandera ton travail. Tu ignoreras le nom de tes camarades et leur nombre. Et sache que nous ne pardonnons pas aux traîtres.

Il y eut un silence.

— Sans doute, ils ne pardonnent pas même à l'ombre d'une traîtrise, reprit mon interlocuteur en soupirant. Vous avez connu G. B..., n'est-ce pas? Un des fondateurs du mouvement breton. Il fut impliqué dans toutes nos « histoires ». Un jour, on apprit que G. B... trahissait ou plutôt qu'il « faiblissait ». Cela dura deux jours. Il eût suffi qu'à ce moment un juge d'instruction avisé convoquât B... Heureusement, on le laissa tranquille. Nous eûmes, nous, le temps d'agir. G. B... reçut une visite : « Va-t'en. Ignorenous. Quitte la Bretagne, ou bien... Que se passerait-il? Tu aurais tout à craindre. » Eh bien, G. B... s'*enfuit* littéralement de chez lui, abandonnant sa situation, emportant ses meubles à la hâte, avec sa femme qui était enceinte. Toute cette histoire, je l'ai apprise par hasard et certains membres de Gwenn-Ha-Du l'ignorent encore, certainement.

— Pourquoi ne vous connaissez-vous pas, entre « terroristes »?

— Parce que l'homme le plus sûr est à la merci d'une défaillance et que ces messieurs de la police savent fort bien pousser aux aveux. Voilà, nous formons en quelque sorte une « république » de terroristes. Le jour n'est pas encore proche où nous nous découvrirons : il y aura ce jour-là bien des surprises : tel paisible employé de bureau, tel industriel en apparence très francisé, tel artiste qui semble n'aimer de la Bretagne que ses paysages se révéleront comme les auteurs des attentats de Rennes, d'Ingrandes ou des préfectures. Mais, d'ici là, nous sommes bien forcés de nous entourer de mystère.

— Et si l'un de vous est arrêté?

— Eh bien ! le mot d'ordre est formel : avouer.

— ... ?

— Oui. L'aveu n'engage personne que son auteur, puisqu'il ignore ses compagnons. Le membre de Gwenn-Ha-Du arrêté avoue immédiatement; non seulement lui, mais tous les nationalistes bretons inquiétés avouent de la même manière. *Il n'y a rien de tel pour suspendre une affaire qu'un aveu survenant à propos. La police observe toujours un temps d'arrêt, et celui qui se trouve sur la sellette est mal à recueillir tous ses soins.* Cela dure une quinzaine de jours pendant lesquels l'inculpé prend tout à sa charge. Puis, un jour, il se défend, reprend l'offensive : « J'ai avoué dans un instant de folie ; je n'ai rien fait. — Tu plaisantes ? — Non, j'ai un alibi, vérifiez-le. » Bien entendu, l'alibi est exact et le gars, finalement, relâché. Pendant tout ce temps perdu pour la police, Gwenn-Ha-Du a eu le temps de brouiller les cartes.

Une autre rasade de cidre ; un exemple :

— Ainsi, à Rennes, lors de l'affaire du 8 août. La police arrêta trois jours après quatre jeunes gens dont toute la ville proclamait l'innocence. De ces quatre jeunes gens, l'un d'eux, Théophile Jeusset, avait fondé un petit journal nationaliste intitulé *La Bretagne de demain*. Un aveu d'un des quatre inculpés fit croire que l'on tenait Gwenn-Ha-Du. L'instruction *freina*. Résultat, au bout de quinze jours : celui qui avait avoué fournit un alibi péremptoire. Après le temps perdu, il eût fallu être sorcier pour découvrir les véritables terroristes.

Ma foi, tout cela ne me semble pas mal combiné et je commence à croire en l'innocence de J.-B. Renaud et du soldat Bayer qui, arrêté au Mans, a répondu tranquillement aux enquêteurs : « Puisque vous dites que c'est moi qui ai fait le coup, admettons que ce soit moi ».

Mais mon interlocuteur m'explique d'autres moyens que possède Gwenn-Ha-Du pour perpétrer en toute tranquillité ses « avertissements ».

— La police enquêtant en Bretagne ignore bien des choses quant au mouvement nationaliste qui ne prend même pas la peine de se cacher. Elle trouve d'abord non pas un parti séparatiste, mais plusieurs.

« Rien de tel pour la dérouter, surtout si l'enquêteur est de Lyon ou de Marseille, ne connaissant rien à la langue ni à la mentalité bretonne. Dans quel parti se recrutent les terroristes? Au *Breiz Atao*, de Debauvais et de Mordrel? Au *War Zao* dont le siège est à Guingamp? Au *Stur* qui est surtout le mouvement culturel? A la *Bretagne fédérale*? A l'*Adsao* qui pourtant n'a absolument rien à voir avec les séparatistes? Tant de groupements empêchent une action concertée, à sens unique. Les chefs de ces mouvements vivent dans une véritable maison de verre, tel Debauvais, à Rennes, et ne peuvent être inquiétés. Le membre de Gwenn-Ha-Du n'affiche pas ses opinions, ne porte pas d'insignes, ne parle breton qu'au comité secret. Il peut aussi bien habiter la Bretagne que Paris ou la « banlieue armoricaine », Saint-Denis, Villejuif, Argenteuil. C'est pourquoi on arrêtera peut-être un jour un terroriste; mais il sera remplacé, et Gwenn-Ha-Du continuera. »

Un temps.

— Il continuera jusqu'à la victoire finale : la nation bretonne reconstituée.

Mon interlocuteur se leva.

— Adieu, Morvan. Il est doux de « vivre dangereusement » pour sa patrie, avec une grande idée en tête.

Il était sept heures du matin. La petite ville bretonne commençait à s'animer et des femmes en coiffe installaient leurs éventaires sous les Halles. La pluie bretonne tombait toujours...

A Châteaulin, une poignée de mains symbolique entre le chef des séparatistes bretons et Paul Schall, autonomiste alsacien.

Loin des indiscrets, les séparatistes, réunis dans une forêt d'Ille-et-Vilaine, ont déployé le drapeau "national" interdit.

Au fond d'une cour, le local des séparatistes nantais.

Le "Breiz Atao" édite des timbres-poste, comme s'il représentait un "État" breton.

La statue de Duguesclin à Nantes est visée par les hommes de main du mystérieux Gwenn-Ha-Du.

Il faut montrer patte blanche pour être admis dans les milieux séparatistes !

Une insurrection préparée

Sans être grand devin, on peut dès à présent faire un état des futurs « avertissements » de Gwenn-Ha-Du. Par exemple, la plaque commémorative de l'Union de la Bretagne à la France pourrait fort bien disparaître certain jour du château de Nantes ; également à Nantes, la statue de Duguesclin, considéré par tous les nationalistes bretons comme un traître, puisqu'il fut un condottiere au service du roi de France, est particulièrement visée. Mais on aurait tort de croire que les attentats seront toujours dirigés contre des statues.

Gwenn-Ha-Du entend rendre la vie impossible aux « étrangers ». Que le postier né à Carcassonne, l'instituteur de Collioure et le percepteur d'Avignon, installés en Bretagne, prennent donc garde ! Les nationalistes bretons ne leur pardonnent pas d'être hors-venus et d'importer le français dans leurs communes.

Les séparatistes sont-ils tous Armoricains? Les chefs, sans doute, et le gros des troupes. Ce qu'on ignore, c'est qu'ils se sont mis à l'école des autres minorités nationales du pays.

En 1929, à Châteaulin, dans une auberge, les chefs du Breiz Atao, Mordrel et Debauvais, eurent des entretiens « confidentiels » avec les autonomistes de toutes les minorités ethniques de France. Il y avait là Camille Dahlet, autonomiste alsacien, député de Saverne ; Pétru Rocca, directeur du journal séparatiste corse *A Muvra* (Le Mouflon); Eugène Poitevin, directeur du *Fédéraliste* ; enfin des séparatistes flamingants français et belges. Une action commune fut décidée.

Mais les vrais professeurs de terrorisme sont encore les Irlandais. Frères de race, ils inculquent aux Bretons des principes essentiels pour fomenter, sous le signe de la croix gammée celtique, des troubles allant du simple coup de main à l'attentat soigneusement conçu et dirigé. Dans l'arrière-salle enfumée d'un bistrot nantais, on pouvait voir, il y a quelque temps, une équipe de jeunes gens entourant un petit vieillard d'aspect chétif dont ils buvaient les paroles. Il n'était autre que l'ancien secrétaire du *Fianna Fail*, révolutionnaire irlandais, le cheftain Mac Geogweghan, enseignant leur « métier » aux séparatistes bretons. Le contact demeure. Le lendemain de l'attentat de Rennes, un homme qui débarquait à Saint-Malo se trouva contraint de tirer au large, toutes précautions policières ayant été prises à son égard. Il s'appelait Louis-Napoléon Le Roux ; Breton, déserteur en 1914, ancien chef de l'armée républicaine irlandaise, il avait participé à la révolte de Dublin et il venait maintenant tâter le terrain en Bretagne.

Un étrange document est sous mes yeux : une carte de Bretagne éditée en anglais, en allemand, en français et, bien entendu, en breton. Tous les noms de lieux ont été défrancisés. Rennes se dit Roazon ; Nantes, Naoned ; Morlaix, Montroulez. *The breton nation... die Bretonische Nation*. Tous les moyens de propagande sont employés et l'on a même prévu le cas d'un conflit général comme en 1914. Les séparatistes bretons ont reçu le mot d'ordre un peu naïf de se faire faire prisonniers par l'ennemi et de créer là-bas des troupes de choc destinées à revenir en Bretagne après la paix avec l'envahisseur.

Pour se défendre de traîtrise, les séparatistes bretons prétendent que leur pays, étant une nation, a le droit de rechercher les alliances qui lui plaisent.

Le principe qu'ils ont hérité des révolutionnaires irlandais est le suivant : Ingéniez-vous à créer un État dans l'État. Auprès du juge français, ayez un juge breton; auprès du gendarme français, un gendarme breton, etc... En attendant la réalisation de ce beau *rêve*, les séparatistes éditent des timbres-poste. Tout a été prévu pour le jour J, celui de la *libération du territoire*.

Une des lumières du mouvement breton était un instituteur de Plourivo, Jean Soyer, qui se faisait appeler Yann Skolaer, « Jean le maître d'école ». Il avait imaginé, dans un numéro de *Breiz Atao*, une anticipation de la Bretagne indépendante :

« A la frontière, un poteau lumineux porte le nom de notre patrie : *Breiz*. La gare de Rennes voit défiler les soldats bretons, tunique réséda, casque portant l'hermine. Le Palais de Justice de Rennes, ancien Parlement, est devenu le siège du gouvernement de la République. »

Elle est loin, la Bretagne des rêveurs, des poètes, des peintres ! La halte pour le costume national n'est même pas mise au premier plan. Qu'importe le costume ! « On ne chantera plus de chansons de Botrel ; on se défera de tout pittoresque ; ce sera une Bretagne moderne, reconquise, fière de son destin, une Bretagne XX[e] siècle, une Bretagne en ciment armé. »

Les instructions confidentielles portent entre autres : « Apprenez aux Bretons que rester Français est une duperie et qu'il faut profiter de toutes les faiblesses du gouvernement central. »

En 1916, les Irlandais affirmaient la même chose. Le lundi de Pâques, un sous-marin allemand leur apportait des armes. Il s'en fallut de peu que ces armes débarquassent. La révolution de Pearse et de Conolly eût été immédiatement victorieuse.

Sans doute, l'immense majorité du pays ne sait pas les séparatistes ; mais à présent nul ne les ignore. Cela crée parfois bien des querelles de clocher, bien des querelles dans les écoles et à l'Université de Rennes, où les étudiants sont partagés en deux camps. Au dancing même, le séparatiste voit d'un mauvais œil une jeune fille se livrer au plaisir de la valse avec un homme venu de Lyon ou de Lille. Le chauvinisme breton est un fait.

Chaque section possède son drapeau qu'il est absolument interdit de déployer. Il est de bandes noires et blanches à neuf hermines, symbolisant les neuf « pays » bretons. J'entrai, au cours de mon tour de Bretagne, dans un café-cidre, perdu en rase campagne. Deux ou trois laboureurs buvaient là. A première vue, absolument rien de particulier. Mais dès que je prononçai certains mots, la vieille *mamm-goz* — grand'mère — qui semblait dormir près de l'âtre se leva, ouvrit le tiroir d'une commode et me montra un drapeau noir et blanc, soigneusement plié. La pauvre vieille n'était sans doute pas séparatiste, mais son fils ou son petit-fils l'était, et lui avait donné « ces idées-là ».

Des touristes se rendent en auto à Saint-Aubin-du-Cormier, et le gendarme qui les regarde passer pense : « Encore des Anglais ». Arrêt brusque. D'une autre route, surgissent d'autres « touristes ». Aucun indiscret ? Bien. En un instant, tout le monde est devant la croix de granit qui rappelle la dernière bataille britto-française, au temps du duché. Les drapeaux sortent de leur gaine. Les consignes sont données. Quelqu'un psalmodie le *Bro goz Ma Zadou*, hymne national. Et l'on se sépare.

● ● ●

Qu'adviendra-t-il de tout cela ?

Les Bretons eux-mêmes ignorent le nombre des séparatistes. Ils ne sont qu'une poignée, affirme-t-on. Ils ne sont pas nombreux, c'est exact. Mais, en certaines régions, le peuple des hameaux et des bourgs les protège et les cachera au besoin comme on se rend complice d'un hors la loi, par romantisme et bonté d'âme.

Il est sûr que les séparatistes, même très inférieurs numériquement, attendent leur heure en reprenant la formule irlandaise qui a si bien réussi à de Valera et à ses amis : *English difficulties, irish opportunities*. Les séparatistes traduisent cette formule par : « Tout ce qui est néfaste à la France nous est profitable ». Ils ont pour eux le mystère qui les couvre, ce mystère qui plaît tant au peuple le plus romanesque de la terre. Ils ne manquent pas d'audace ni d'assurance et promettent gaillardement le camp de concentration à tous ceux qui se seront mis au travers de leur route. Parmi ces personnes gênantes, M. Etienne Nicol, directeur des *Nouvelles Rennaises*, en a été dernièrement menacé.

Gwenn-Ha-Du se livrera-t-il encore à des actes de terrorisme ? Le membre de la société secrète que je suis parvenu à voir me l'a affirmé : « Rien avant août. Mais, pour le 404[e] anniversaire de l'Union, peut-être recevrai-je une consigne que j'exécuterai fidèlement. » Quelle sera cette consigne ? Un attentat contre un monument ? Contre une personnalité ? Ou un coup de main sur le poste Radio-Rennes, par exemple ?

Les révolutions sont toujours l'œuvre des minorités. En Armor, une minorité décidée à tout a engagé un duel avec le gouvernement. Elle profitera de tous les conflits, de toute révolution possible. Un séparatiste me disait :

— J'ai trente ans. Je ne me suis pas marié. Je me refuse à tous les plaisirs de la terre : argent, divertissements, femme, honneur. J'ai un fusil dans mon armoire et j'attends le signal.

La consigne du silence observée sur les agissements des séparatistes n'a jusqu'ici donné que de bien piètres résultats. Pourquoi refuserait-on enfin de tenter de comprendre ces gens, de les ramener à la raison ? La France est souriante et belle, saura-t-elle reconquérir leur cœur farouche ?

Surtout ne les prenons pas à la légère ! Lénine a fait une révolution avec sept hommes. Le nazisme comptait trois membres à ses débuts. En Irlande, le gaélique que tout le monde parle aujourd'hui était langue morte en 1914. Le breton est parlé par deux millions d'hommes au lieu d'un million et demi, il y a vingt ans. La politique est le triomphe de l'imprévu.

Morvan LEBESQUE.

(1) Voir « Détective » n° 381.

Pâques Terroristes en BRETAGNE

De notre envoyé spécial.

Quelque part, en Bretagne. Il peut être dix heures du soir. De temps à autre, tinte l'horloge assourdie d'une lointaine paroisse. Le ciel a des rougeoiements au-dessus des collines. Intermittences de petite pluie glaciale et de vent. Cependant, voilà plus de deux heures que je marche, les chevilles dans la boue, avec mon silencieux compagnon. A peine avons-nous échangé vingt paroles, extrêmement banales d'ailleurs. Moi, j'ai parlé du temps; lui de son métier : un bon métier. C'est un gars du bâtiment. Fanchec — tout le monde l'appelle familièrement ainsi — n'a jamais franchi les limites de sa paroisse et n'a jamais ouvert un livre. Le français ? Il ne veut pas le connaître. Je lui demande : « Toi qui es une forte tête, à quoi crois-tu ? »

Dans l'ombre, il rigole doucement, fait un geste évasif.

— Je crois que les pins sont blanches et noires. Le ciel aussi est blanc et noir quand il fait mauvais temps. Blanc et noir sont les couleurs du drapeau breton. *Gwenn ha du*, tout cela. (Pause.) Le bon Dieu... existe p't'être bien... p't'être non. (Pause) Je crois encore (il frappe le sol du pied) que mes père et mère et leurs parents sont morts et là-dessous. Et enfin je crois que voilà de la bonne terre bretonne.

Il se baisse, prend un peu d'humus et l'écrase entre ses doigts.

En somme, Fanchec ne croit qu'à une chose : la terre bretonne. Nous grimpons maintenant un *menez* fleuri de genêts en bas, tondu au sommet, comme toutes les collines de ce pays. Bientôt, nous avons la vallée au-dessous de nous, noyée d'ombre. Fanchec s'arrête et dit calmement :

— *Mad eo !* (C'est bon, ça va.)

Sans hâte il jette à terre les branchages et le bois mort qu'il portait à dos depuis son départ de la maison. Il en fait un bûcher. Le vent qui souffle sur la colline rase rend difficile toute tentative pour y mettre le feu. Pourtant, Fanchec y réussit, avec son briquet. Bientôt la flamme brille et s'élance vers le ciel. De loin, on doit se demander quel étrange incendie s'est allumé sur le *menez*. Un vol de corneilles se disperse, effarouché. Fanchec rit silencieusement puis redevient grave. Il guette. Un quart d'heure se passe. Brusquement, une lumière tremblote et grandit à l'ouest. Une autre au nord. Celle du sud se fait attendre et n'apparaît que lorsque notre *feu* s'amenuise et se consume. Nous restons là un long moment. Puis les feux expirent.

Toujours ce rire froid de Fanchec, ce rire bien cornouaillais ! Mais un bruit se fait entendre, quelqu'un grimpe la colline.

Avons-nous été *suivis* ?

Non. Le gars qui vient à notre rencontre est un ami. Lui aussi est venu en pèlerinage sur la colline, attiré sans doute par les feux. Sa silhouette toute noire se détache sur la vallée. Il s'arrête, il agite son bâton.

— Hé, ho !

— Hé, ho ! répond Fanchec.

Alors tous deux crient à s'époumonner :

— *Neventi vat !* (Bonne nouvelle !)

— Bonne nouvelle ! répète l'écho.

« Bonne nouvelle » de Brest à Nantes et de Quimper à Vannes, sur les collines et sur la plaine, de la terre à la mer : l'anniversaire de Pâques a été célébré par les séparatistes.

Quatre attentats dans la nuit de dimanche à lundi, aux préfectures de Nantes, de Quimper, de Saint-Brieuc et de Rennes.

Un autre cri, lointain : Bretagne libre !

Bretagne libre ! Fanchec agite ses bras, frappe dans ses mains, donne tous les signes extérieurs de jubilation. Mais son naturel finistérien reprend le dessus. De nouveau, visage et poing fermés, et, quand il se tourne vers moi, c'est d'une voix rude et impérieuse qu'il me lance :

— Toi, de Paris, va-t'en ; va-t'en !

Un instant plus tard, je l'avais perdu de vue.

(*Reportage photographique « Détective »* J.-G. SÉRUZIER.)

L'arrestation de J.-B. Renaud fit grand bruit à Nantes où le parti séparatiste tenait ses réunions clandestines dans un atelier de peintre.

D'une auto, un journal a été jeté, que l'on passe de main en main ; c'est "Breiz Atao" organe des séparatistes.

M. Crochet, greffier à Nantes, découvrit le premier la bombe des sinn-feiners...

La niche de l'Hôtel de Ville de Rennes est restée vide depuis l'attentat commis le 6 août 1932.

Ce fut à la Préfecture de Rennes qu'on s'aperçut pour la première fois du "passage" de Gwenn-Ha-Du.

...et Mme Philippe donna l'éveil à Saint-Brieuc.

Goulven Mazéas s'éleva contre l'acte terroriste au sein du "Breiz Atao".

Sur un "ménez" tel que celui-ci, Fanchec alluma un feu de joie pour célébrer le "geste de Pâques".

Naissance du séparatisme breton

C'est une histoire irlandaise et elle date déjà puisqu'elle remonte au lundi de Pâques 1916. *Black Monday*. Ce jour-là, les Dublinois avaient sacrifié à leurs devoirs et à leurs chères habitudes, en toute tranquillité. Ils avaient prié saint Patrick, patron d'Erin, le matin ; à midi, joué aux courses ; le soir, musé dans les jardins publics. Et brusquement l'événement se produit : un jeune homme se présente au garde anglais de l'Hôtel de Ville, le salue poliment et l'abat à ses pieds d'une balle dans la tête.

A ce signal, une bombe explose dans chaque bâtiment public. Des jeunes gens vêtus d'un uniforme réséda — *Irish republican army* — font irruption dans les banques et dans les arsenaux, revolver au poing. Une affiche est collée sur tous les murs : proclamation de la République irlandaise.

Alors commence la « lutte pour l'indépendance », la guerre civile — les assassinats, les dénonciations, les vengeances — l'infernal bombardement de l'Hôtel des Postes — « Ypres sur la Liffey », comme disent ceux qui revinrent du front de guerre continental où se jouent d'autres destinées.

Cette révolte fut d'abord matée ; périrent ses chefs : Patrick Pearse, James Connolly et le maire de Cork, Terence Mac Swinney, qui se laissa mourir de faim, à l'irlandaise. Mais, en fin de compte, la révolution s'installa et triompha. Aujourd'hui, l'Irlande est libre en fait.

Or, dans notre pays, des hommes n'avaient pas tardé à tressaillir aux échos de cette lutte. En Bretagne, en 1919, à Rennes — capitale — un parti séparatiste se forme, dirigé bien entendu contre la France. En même temps se dessine un mouvement pan-celtique qui proclame : « Bretons, Gallois et Irlandais n'ont rien de commun avec les peuples anglo-saxons ou latins qui les « oppriment » depuis des siècles. Ils forment un monde à part, le monde gaélique. Frères de race, unissez-vous ! »

Tel est le point de départ qu'il n'était pas inutile de rappeler. Il aboutit à la liberté de l'Irlande, et... aux attentats bretons signés du mystérieux *Gwenn-Ha-Du* (août 1932 : destruction du monument de l'Union, à Rennes ; novembre 1932 : Ingrandes, destruction des rails avant le passage du président Herriot ; enfin attentats contre les préfectures). Pâques 1936. Vingt ans jour pour jour après les Pâques irlandaises : il faut voir en cela plus qu'un symbole.

C'est cet événement et ce symbole que Fanchec fêtait, à sa manière, là-haut, sur le ménez, en allumant un feu de joie et en proclamant la « Bonne Nouvelle ».

Un clan séparatiste

Dans cette petite ville du centre où nous descendîmes, rien ne pouvait laisser supposer une activité séparatiste. A quoi bon la nommer ? Elle ressemble à toutes les autres villes d'Armor, mal pavée, peu bruyante, centrée autour de son église — qui est admirable — et de sa fontaine que la renommée veut miraculeuse. Touristes, vous la connaissez tous. *L'Hôtel des Voyageurs* y expose sa terrasse et ses panonceaux de l'A. C. F. à côté du *Café du Commerce* où un vieux retraité sirote l'eau-de-vie de cidre du pays. Les femmes en coiffe se chuchotent des histoires au seuil de la maison. Paix et silence.

Mais dès que je pose certaine question à un mécano que je connais bien, le gars tressaille, ébauche un geste de fuite et finit par exiger « des garanties ». Je lui en donne, connaissant tous les chefs du Breiz Atao. Alors, c'est entendu : à ce soir, chez X.

A l'heure convenue, la maison s'emplit peu à peu. Il vient une centaine de personnes de tous âges et de toutes conditions. Un homme vêtu à la dernière mode de Paris — cela dit pour ceux qui croient que les séparatistes armoricains portent obligatoirement le chapeau à guides et le gilet de velours — entre le premier, suivi de mon mécano en salopette, d'une paysanne en coiffe, d'un artiste et d'un professeur. Les « Kenavo » (bonjour) sont distants, presque froids et cependant on sent qu'une amitié profonde réunit les êtres voués à servir la même cause. Nul n'arrivera en retard à la réunion locale — et secrète — du « Breiz Atao », parti national de toutes les Bretagnes.

Ce qui frappe, c'est d'abord la conscience qu'ont ces gens de ce qu'ils doivent à leur parti. Ils sacrifient à une réunion — fixée par un mot d'ordre colporté de l'un à l'autre — toutes leurs obligations, toutes leurs affaires. Le « mouvement » possède un poète qui a écrit ces vers que je traduis du dialecte cornouaillais.

RÉUNION SÉPARATISTE

Le poulet doré la table des dimanches.
Les jeunes gens étaient bien au plaisir [aussi...]

CE SOIR, AUPRÈS DU PONT
A DIX HEURES MOINS VINGT

Le porche du cinéma tremble de mille feux.
Deux fillettes, près du guichet,
Voudraient qu'on les invite — mais

CE SOIR AUPRÈS DU PONT
A DIX HEURES MOINS VINGT...

La réunion porte à l'ordre du jour : enseignement et défense de la langue. Chacun parle à son tour, sans hâte, avec une étonnante précision. Il s'agit de trouver un plan de lutte contre l'ennemie — la langue française. Divers moyens sont envisagés : livres, journaux illustrés en breton pour les enfants, etc. Une action est décidée contre les instituteurs qui ne veulent pas apprendre le breton à leurs élèves. On s'arrangera pour leur rendre la vie impossible. Pareillement pour l'histoire de Bretagne. Puis l'on compulse des chiffres, des adresses et chacun, à une unité près — les voilà bien, les syndics de maison ! — expose les idées favorables ou adverses de ses voisins. L'on dénonce, toujours calmement :

— Mon frère Guillaume a appris le français à son dernier-né.

— Ne fréquente plus ton frère.

L'autre :

— Ma femme veut m'empêcher d'aller aux réunions.

— Quitte-la.

Le chef de section tranche :

— Nous n'avons plus le droit d'être indulgents. Qui n'est pas avec nous est contre nous.

— Quels sont nos ennemis ?

— La France, l'école française, le représentant du gouvernement français, le hors-venu.

La discussion prend fin. Une jeune fille se lève et le président annonce :

— Nous allons maintenant fêter Pâques.

Le silence se fait religieux. La jeune fille chante des complaintes de l'insurrection d'Erin.

Puis tout le monde se lève. Un hymne s'élève, profond, irrésistible :

Ô Bretagne, mon pays, mon pays bien aimé,
Tant que la mer t'entourera et te bercera,
Sois libre, ô mon pays !

Poignées de mains, départs. Dans la rue, personne ne se connaît plus.

— Et Gwenn-Ha-Du ?

Mon mécano sourit. Bnaud ; le gars se met tout de suite à parler d'autre chose, il me demande en quelle ville je vais me rendre et me dit finalement adieu après quelques mots de politesse.

Dehors, un gendarme prend le frais en tirant sur sa bouffarde, à deux pas de la maison où, tout à l'heure, un séparatiste vantait les méthodes du Sinn-Fein.

⁂

Tels sont ces hommes, tels ils se réunissent. Aucune jalousie, aucun souci de préséance. Aucune querelle. Un jour, une femme faillit semer le désordre dans une section du Trégor. Il faut être Breton pour imaginer ce qui suit : le chef de la section vint trouver la jeune fille et lui dit : « Yann et Fransez t'aiment tous deux. Si tu en aimes un, choisis-le ; si tu n'en aimes aucun, avoue-le ; si tu les aimes tous deux, va-t-en. » Elle en choisit un. L'autre fut parrain de son premier fils.

Le führer du séparatisme breton

Le parti national breton est né d'une idée, d'un exemple et d'un homme, Francis Debauvais. A treize ans, Debauvais était calicot chez un mercier de Rennes, lorsqu'il lui tomba sous les yeux, un jour, par hasard, une histoire de Bretagne. Un mois plus tard, il fondait Breiz Atao (Bretagne toujours) dont il est resté depuis le chef incontesté.

Curieux homme. Vêtu en été comme en hiver d'une gabardine usée, au revers de laquelle brillent l'anneau celtique et la croix gammée gaélique, insigne du Parti national breton, très pâle, un visage anxieux, des yeux de fièvre, une voix ardente qui trouble l'auditeur et sait remuer les foules. Pour le courage de l'homme, un exemple entre mille : en 1933, Debauvais organise un meeting à Pontcoblant (Côtes-du-Nord). C'est un samedi soir et veille d'élections. La salle est envahie par une foule furieuse, parmi laquelle trois gaillards qui déchargent leurs revolvers en une joyeuse fantasia. Debauvais se retrouve sur le pavé de la rue. Il entre au bistrot d'en face, grimpe sur une table et recommence à pérorer. Cette fois, on se fâche, on l'empoigne et on le jette dans le canal. Il s'en tire et, cinq minutes plus tard, couvert de sang et de boue, reprend son discours, debout, sur une charrette de foin.

Je suis en face de Debauvais, dans le siège du Breiz Atao, à Rennes. Ce diable d'homme parle, parle sans arrêt, avec une flamme extraordinaire. Pour finir, je lui demande : « En somme, qu'est le mouvement séparatiste ? » Il répond spontanément : « C'est ma vie. » Autour de nous, un état-major silencieux de quatre lieutenants.

— Et Gwenn-Ha-Du, Debauvais ?

Il se lève et, réticent :

— Je l'ignore.

Debauvais me reconduit poliment en citant des chiffres : à ce jour, deux cents communes bretonnes exigent l'enseignement du breton à l'école. Cela seul l'intéresse. Il ne fabrique, ni ne lance, de bombes. Après tout, c'est peut-être vrai.

Tour de Bretagne

Et cependant Gwenn-Ha-Du existe. Il a écrit des lettres adressées au ministre de l'Education nationale, aux journaux : toutes ces lettres, dactylographiées, postées rue du Louvre, à Paris. Il a reconnu avoir commis des attentats. Il a même, dans ses missives, reconnu que les bombes étaient de sa fabrication. Singulier chimiste : juste assez de poudre pour jeter en bas le monument de l'Union — moralement très louable, esthétiquement douteux — sans endommager la façade de l'Hôtel de Ville. Juste assez de phosphore pour ne pas brûler les préfectures qui eussent flambé comme des torches.

Désormais, je n'ai plus qu'une pensée : retrouver Gwenn-Ha-Du. Dussé-je faire le tour de Bretagne en autant d'étapes qu'il faudra.

Où se cache-t-il ?

Nous voici à Saint-Brieuc. Mais Saint-Brieuc ne connaît pas le lanceur de bombes.

— Ici, monsieur, vous ne trouverez que des savants, des idéologues.

C'est à Saint-Brieuc, effectivement, que l'on peut rencontrer François Vallée, « saint François Vallée », comme l'appellent gentiment les séparatistes.

Arrivé vraiment à l'âge de soixante-quinze ans, François Vallée a passé toute sa vie à *faire* la langue bretonne. Elle existait avant lui, certes. Mais, le progrès aidant, bien des mots étaient devenus caducs; d'autres manquaient au vocabulaire. Comment dire : *locomotive*, en breton ? Le peuple allait prendre le mot français, grands dieux ! François Vallée inventa de toutes pièces : *cheval de fer*. Le mot, grâce à une habile propagande, a un gros succès et vous n'en entendrez pas d'autre dans la bouche des gosses qui raclent leurs sabots sur les routes de Cornouaille ou de Trégor.

Mais François Vallée n'est pas Gwenn-Ha-Du.

Un personnage hoffmannesque : Meven Mordiern, hante également Saint-Brieuc. Absolument détaché de ce monde, Mordiern gîte dans une bicoque battue par les flots, aux portes de la ville. Ce solitaire a écrit en breton une *Histoire du Monde*. Il n'est pas Gwenn-Ha-Du, non !

A Guingamp, le sage Maréas — ex-candidat autonomiste — croit que les séparatistes triompheront par les écrits, non par les bombes. Il réprouve Gwenn-Ha-Du.

L'énigmatique personnage qui se cache sous les couleurs du drapeau breton serait-il insaisissable ?

Partout le mutisme, et pourtant les gens des villes et des campagnes en savent manifestement plus long qu'ils ne le prétendent.

Tour de Bretagne... En rase campagne, une auto passe, jette un journal dans un fossé qui semble vide. Mais quelqu'un se lève des herbes et emporte la feuille. C'est Breiz Atao.

Dans un hôtel, à Saint-Brieuc, un jeune homme vient à moi, me présente, d'un geste, la bague-insigne du parti et, à brûle-pourpoint : « C'est vous, le journaliste de Paris ? » Il disparaît avant même que j'aie pu lui répondre.

Je ne veux rien dramatiser, mais j'ai l'impression que quelqu'un suit mon passage dans toutes les villes. D'où est venue l'indiscrétion ? Cela devient un jeu. A Guingamp, un autre gaillard m'interpelle : « *Breiz Dishual !* » (Bretagne libre !) et se perd dans la foule.

A l'arrivée à Nantes, première surprise : on annonce l'arrestation de Jean-Baptiste Renaud, membre de Gwenn-Ha-Du.

L'activité séparatiste de J.-B. Renaud était surtout connue dans les milieux artistiques que le jeune homme fréquentait. Les « Beaux-Arts » de Nantes sont un foyer de nationalistes bretons et c'est d'eux que sont sortis, entre autres, les « Sept Frères », association de culture de rénovation gaélique.

Renaud, chez qui une perquisition avait été faite, possédait un plan de la préfecture, avec des schémas indiquant, si j'ose dire, l'art et la manière d'y mettre le feu. Cette perquisition décisive le conduisit à la prison.

Donc, Nantes — le « Midi de la Bretagne » — et nulle expression n'est plus juste pour qualifier cette belle ville, accueillante, ouverte et volontiers gouailleuse, Nantes se réjouit de n'avoir pas subi le sort commun de Saint-Brieuc, Quimper et Rennes. On tient son autonomiste ! Un garçon du reste bien gentil et que son premier jour de captivité ne semble point trop affliger. Et, du coup, la ville respire.

Nantes bourdonnait donc de cette nouvelle, lorsque j'y arrivai. Mais une lettre m'avait devancé, à mon nom, avec la suscription personnelle. Et voilà une deuxième surprise. J'ouvre cette lettre. Elle est signée Gwenn-Ha-Du.

(*A suivre.*) Morvan LEBESQUE.

La semaine prochaine :

LA VÉRITÉ SUR GWENN-HA-DU

Le journal "Breiz Atao" reproduisit une affiche irlandaise exhortant à l'insurrection.